3me Année. — N° 83 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 1er Février 1866.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 10 heures à 2 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR fres, id., galerie de l'Odéon, 8, 9, 11 et 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 83 de l'Avenir

Paris, 1er Février 1866

ÉTUDE SPIRITE

Pecqueur

Nous nous sommes attaché depuis que nous écrivons à relever d'un injuste oubli des noms à qui on n'avait pas rendu toute la justice qu'ils méritent, ou même qui étaient passés inaperçus parmi la foule. C'est ainsi que, pour ne citer qu'un seul ouvrage, *la Pluralité des existences de l'âme*, nous avons signalé Dupont de Nemours et quelques autres encore plus obscurs, à l'attention de ous et à leur reconnaissance. N'est-il pas bien de compter nos ancêtres spirituels, de leur attribuer l'hommage et le respect qui leur sont dûs, puisque le Spiritisme avoue lui-même qu'ils ont été des précurseurs, des préparateurs de ses enseignements? L'appel que nous avons fait pour Dupont de Nemours notamment, a eu son plein et entier effet, et nous savons tel groupe spirite qui a placé son admirable et douce figure à côté de Jean Reynaud, le grand maître de nos doctrines, et d'Allan Kardec, qui a rendu de très-grands services à la cause dans les temps actuels.

Dans notre dernier livre, *les Bardes druidiques*, nous avons pris à tâche d'exalter, selon la justice, un homme éminent qui était encore pour tous un grand inconnu, ou du moins qui était loin d'avoir la réputation due à sa haute valeur.

Pecqueur a composé deux admirables traités philosophiques : *Essai d'un idéal de la perfection divine*, *Philosophie du progrès* (1856-1857). Il a fait un livre fort beau : *la République de Dieu* (1844).

Dans notre synthèse philosophique, nous avons surtout développé la partie métaphysique des idées de notre penseur. Dieu, les monades sorties de son sein et tendant d'évolution en évolution vers l'infini, leur modèle et leur type, appelées à réaliser, dans la série des temps, les attributs infinis de l'absolu qu'elles possèdent tous en germe et en puissance, et que Dieu possède seul en actualité immanente. Nous ne reviendrons pas ici sur ces points, suffisamment expliqués dans notre ouvrage, nous bornant à y renvoyer les lecteurs studieux et que ne rebutent pas ces matières un peu abstraites. Nous allons nous borner dans cette étude faite au point de vue spirite, à extraire de notre écrivain ce qu'il dit de la préexistence des âmes humaines et de la pluralité de leurs transmigrations à travers l'échelle ascendante à toujours d'un progrès éternellement croissant et sans terme.

Nous résumerons ses écrits presque textuellement :

« Si nous sommes destinés à l'immortalité, dit-il, c'est-à-dire à l'éternité relative d'existences à venir, comme nous le sommes à l'éternité absolue d'essence, c'est pour revêtir successivement, c'est pour participer indéfiniment, dans le temps et dans l'espace, à l'infinité de ces attributions infinies que Dieu seul possède dans toute leur plénitude et dans une absolue et immuable éternité.

» Nos progrès à l'infini dans des vies ultérieures à l'infini, consistent précisément dans cet épanouissement successif d'un ou plusieurs des attributs non encore manifestés en nous; ce n'est donc pas seulement un développement en degré, en intensité, mais aussi et surtout en nombre et en nature d'attributs, de facultés, de participations diverses, que celui qui nous attend dans nos vies ultérieures.

» Dieu se déterminant et se manifestant ultérieurement à son être personnel et identique, dans tous ses attributs, c'est-à-dire créant incessamment sous tous ses modes d'existence, et cela d'une manière infiniment progressive, il suit que, pour donner à un être d'un ordre inférieur la révélation de ses créations d'un ordre supérieur, il suffit que Dieu modifie en conséquence la nature actuelle de cet être, ou plutôt que Dieu ait en conséquence préétabli virtuellement, par ses lois générales, les modifications qui devaient s'opérer indéfiniment en leur essence sous les conditions de temps et d'espace.

» Ainsi, il a suffi à Dieu de donner à la nature humaine les idées constitutives de la raison humaine, pour nous faire voir un monde essentiellement nouveau par rapport à la nature animale simple.

» Les objets de tous les ordres possibles existent indépendamment de nous, à l'infini dans l'univers infini, et une idée mise en une créature vient lui représenter chacun de ces objets ou de ces ordres; un attribut nouveau vient lui révéler des mondes nouveaux pour elle, bien que ces mondes existent déjà et de tous temps pour d'autres mondes, prédisposés antérieurement et depuis un temps indéfini pour la connaissance ou représentation de ces êtres, de ces principes et des relations que Dieu a voulu mettre entre eux.

» C'est ainsi que dans l'univers, où l'infinité d'attributs infinis rayonnent du sein de la divinité et resplendissent actuellement de vie manifestée, chaque ordre d'êtres ne voit, ne sent, ne connaît de ces êtres ou de ces attributs, que ceux qu'il est dans les desseins de Dieu de lui révéler dans la durée et dans l'étendue.

» Tout le reste est pour chaque ordre comme s'il n'était point absolument ignoré d'eux, jusqu'à ce qu'un développement radical progressif dans l'essence de l'être lui fasse voir un nouveau soleil et le nouveau monde que ce soleil éclaire pour elle.

» Dieu, par la nature de sa perfection souveraine, ne pouvant communiquer à chacune de ses créatures son être tout entier, ou son infinitude absolue, il était de sa perfection de leur communiquer du moins tout ce qui en deçà était possible, ce qui ressemblait le plus à l'infinitude absolue et en approchait le plus, à savoir : d'abord l'infinitude relative, et ensuite l'indéfinitude.

Et en effet, tous les êtres de la création marchent dans le temps et l'espace depuis une durée plus ou moins indéfinie vers lui, pour s'approcher à l'infini de son infinitude absolue.

» Grâce à cette manière de concevoir Dieu, la création et la fin de la création, l'homme peut retenir sa foi en la conquête de l'absolu, et continuer d'aspirer à cette fin. Dieu, en projetant de son sein toutes ces créatures, les destine à marcher progressivement et à tout jamais vers lui, vers ses attributs, vers ses perfections, à se rapprocher à l'infini dans leur manifestation de son essence. Elles gravitent donc toutes destinées à s'approcher de plus en plus dans ce pèlerinage sans terme, non-seulement cette fois de l'absolu, en connaissance, mais de l'absolu en essence.

» Ainsi, non-seulement notre science notre puissance, nos facultés, nos attributs, mais nos âmes, nos êtres tendent infiniment à participer de plus en plus à l'infinité d'attributs infinis de Dieu, c'est-à-dire à l'essence même de l'être universel.

» Voilà la véritable doctrine de l'espérance, de la perfection et de la félicité; et dès lors la loi du progrès est justifiée et comme sanctifiée. — Devant notre soif éternelle de vie, de vérité et de bonheur de plus en plus grande !

» Naguère, et pour toutes les religions, l'humanité n'avait en expectative que l'absorption ou l'anéantissement en Dieu, que l'extase d'une mystique vision. C'était à tout jamais une contemplation fixe, définitive, immobile et monotone des perfections de l'être suprême.

» Désormais, notre attente se trouve singulièrement accrue.

» En effet, c'est bien là ce que tous les philosophes spiritualistes ont adopté. La vision béatifique et immobile se trouve remplacée par un progrès incessant vers l'infini, cet unique aimant auquel, selon les termes d'Aristote dans son XIIe livre de la Métaphysique, sont suspendus tous les mondes, toute la nature, et tous les êtres créaturels; mais, jamais on n'avait expliqué plus philosophiquement que Pecqueur, et l'essence absolue de Dieu possédant des attributs infinis, et la parenté universelle de toutes les monades formant *la race de Dieu*, et par cette identité d'essence ayant droit progressivement à une série indéfiniment perfectionnable de développements. »

Pecqueur sera encore plus explicite dans cet autre passage:

« Nul être, fût-il le plus infime, n'est jamais confiné dans sa sphère actuelle d'existence, parce que l'équivalence finale ou tendantielle des destinées est impliquée dans la notion du parfait ; nous l'invoquons donc cette équivalence, non à titre d'obligation ou de justice de la part de l'être universel envers les êtres finis, mais à titre de convenance morale, et aussi à cause de l'uniformité des

voies et du caractère d'universalité des lois de l'ordre.

» Tout ce qui est individualité, tout ce qui n'est pas Dieu dans sa personnalité absolue, tous les êtres sans exception, participent donc tôt ou tard aux prérogatives du progrès.

» En effet, pourquoi des exceptions? En quoi le progrès des petits entraînerait-il le *regrès* des grands? Ne peuvent-ils être tour à tour sans dommage pour personne? Pourquoi serions-nous ravalés, si chaque singe devenait homme, si même l'espèce singe se transformait en espèce humaine? Alors, surtout, que l'espèce humaine deviendrait communément une espèce supérieure à elle-même. Où serait l'humiliation si, jadis, Dieu nous avait fait singes avant d'être hommes? Quel mal y a-t-il au point de vue de la morale, de la politique et de la religion, à ce que les trois règnes progressent? Quoique, à un degré moindre, notre sollicitude, notre sympathie, notre affection doivent s'étendre à tout ce qui est, à l'univers entier.

» Souvenons-nous sans cesse que l'univers et l'humanité étant en Dieu, de Dieu et par Dieu, c'est-à-dire différentiellement consubstantiels à l'être universel, ont un lien, une unité éternelle dans cette commune origine ou filiation, que les différences de genres, de règnes, d'espèces n'autorisent qu'une différence de degré dans l'amour ou l'affinité qui doit rapprocher tous les êtres sortis de la haute source divine.

» Le véritable universel et l'unique c'est Dieu, l'être universel; c'est donc lui qui est cette grande mer de la substance, dans laquelle toutes les collections d'individus avec leurs similitudes et leurs différences plus ou moins et relativement grandes: l'humanité, l'animalité, la végétativité et la minéralité, vont se rattacher et se confondre, comme en leur commune source, essence et matrice, et sceller leur unité et leur solidarité. La première conséquence naturelle de cette unité d'origine, de cette même paternité des populations de l'univers, est que toutes les essences possibles participent tôt ou tard, par l'affection des lois générales, aux mêmes existences, ou au moins à des équivalentes. Que les trois règnes progressent comme nous, avec nous? Et comment progresseraient-ils sans arriver aux frontières, sur le domaine d'une espèce supérieure à l'animalité, soit l'humanité ici-bas, soit une espèce équivalente dans quelque partie de l'univers?

» Peut-être toutes les créations, sans exception, accessibles à notre mode de connaissance, jouissent-elles d'un certain degré de libre arbitre, de sensibilité et de perception, depuis l'infiniment grand, selon leur rang sur l'échelle de la vie; peut-être les espèces des règnes inférieurs ont-elles eu un rayon où s'exerce leur choix dans l'instinct à tous ses degrés, comme nous en avons un dans l'ordre de l'intelligence. Dans cette hypothèse, elles pourraient comme nous mériter et démériter dans leur sphère restreinte.

» Quoi qu'il en soit, en l'absence même des conditions essentielles du libre arbitre et de la possibilité du mérite en elles, c'est-à-dire dans tout être qui n'a pas raison et intelligence comme l'espèce humaine, à notre point de vue d'êtres moraux, toutes les créatures possibles de l'ordre inférieur doivent mériter de leur auteur, par cela seul qu'il les a fait servir mécaniquement comme condition du bonheur supérieur des êtres libres, intelligents et moraux.

» Il les a donc sacrifiés, condamnés à une existence subalterne qui crie compensation.

» Quoi d'étonnant alors, — si l'on fait intervenir la toute-puissante bonté de Dieu, et la bienfaisante loi du progrès, — que la créature juge le monde des infiniment peu vivants comme ayant bien mérité de parcourir successivement, et à son tour, la même carrière que ses aînés du monde libre et raisonnable, et qu'au jour opportun dans l'ensemble des desseins divins, ils passent à des vies supérieures!

» Et comme l'humanité aussi est condition de bonheur pour des êtres plus élevés qu'elle-même, ou fonctions subalternes de fins supérieures, elle aussi mérite de son auteur des vies meilleures à l'infini.

» Dieu est sans cesse occupé, non pas, comme on l'a dit, à réduire l'empire du mal, mais à accroître celui du bien et du mieux, pour tous les êtres, dans la durée et dans l'étendue.

» Cherchez, imaginez un meilleur monde que celui du progrès illimité vers Dieu, vous n'en trouvez point qui satisfasse davantage la raison et le cœur, et qui s'adapte mieux aux exigences de l'explication universelle.

» *La préexistence des êtres* est une loi nécessairement impliquée dans le dogme de la création continue et de la transformation progressive une ou abstraite, celle des êtres qui ont souvenir ou conscience de leur vie passée.

» La préexistence abstraite est sans valeur pour les créatures qui l'ont parcourue ou subie; car en réalité et au point de vue moral, elle est pour eux comme si elle n'avait jamais été; mais, pour Dieu, il n'en est point ainsi: la préexistence continue lui apparaît comme la justification du progrès indéfini qu'il a voulu mettre non-seulement dans l'ensemble de ses créations, mais dans la destinée de chacune de ses créatures en particulier.

» *Chacune de nos voies est donc pour lui l'un des anneaux sans nombre de la chaîne immense à l'aide de laquelle il élève graduellement la substance de l'être vers des existences supérieures.*

» Dieu voit donc parfaitement le progrès de ses créatures dans cette préexistence circonscrite, mais progressive des individus, tandis que les êtres moraux, libres et intelligents, ne peuvent y reconnaître que la condition providentielle de leur personnalité.

» Dans notre livre: *les Bardes druidiques*, nous n'avons pas parlé de Pecqueur comme moraliste, et sous le point de vue pratique, parce que ce n'était pas la place, vu que nous n'y traitions que de philosophie pure, de l'origine des choses et de la nature des mondes. Nous remplissons actuellement cette lacune et nous allons analyser d'admirables pages, où notre auteur parle en termes sublimes de la tolérance universelle, de l'union morale de tous les cultes dissidents, et de la charité qui doit remplacer, selon lui, la loi d'exclusion, que toutes les sectes religieuses ne se faisaient pas défaut de pratiquer entre elles. Ces passages ont été publiés dès 1844, soit dans ses écrits aux philadelphes, soit dans son grand ouvrage: *la République de Dieu.* On y verra que c'est là que le Spiritisme a pris la grande maxime: *hors la charité point de salut*, inscrite bien après sur sa bannière. Nous commençons:

» Il s'agit, dit Pecqueur, de dégager la morale religieuse des séculaires préjugés qui l'ont obscurcie sous une multitude de pratiques extérieures; — d'affranchir l'église véritable de la solidarité funeste où elle a été jusqu'ici des vicissitudes de la méthaphysique de la théologie des dogmes et des cultes primitifs; — de ramener la religion et le culte à leur signification primitive à leur essence sans mathématiser les formes diverses qu'ils ont revêtues et qu'ils peuvent revêtir encore; — de rendre l'unité et l'universalité à la religion qui n'est qu'une, et qui ne paraît multiple que parce qu'on en a vu le fond dans ce qui n'en est que la forme, et l'essentiel dans ce qui n'en est que le prolongement externe.

» Il faut tellement circonscrire l'orthodoxie aux vérités strictement nécessaires, que les hérésies ne puissent plus atteindre la religion pure; que pour elle il n'y ait plus de réformes, d'époques critiques; qu'on ne puisse plus la confondre dans l'esprit des peuples, parmi le langage surranné du passé, et que l'immuable reste ce qu'il est, dans la conscience et l'amour des générations successives.

» Alors, la lumière brillera d'une égale et continuelle clarté aux yeux de tous, et cette irradiation perpétuelle rendra non-seulement les transformations du dogme les progrès de la science faciles et sans dangers; mais elle ôtera à tout jamais le moindre prétexte aux tentations immorales de l'égoïsme, du cynisme et du scepticisme.

» Chaque passager dans cette vie saura toujours où est le port désiré; et chaque naufragé, la planche du salut.

» *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*: Dans les choses nécessaires unité, dans les choses douteuses liberté, dans toutes charité.

» Il appartiendra aux hommes de tolérance de réaliser dans leur sein cette capitale distinction, condition certaine d'unité, d'harmonie et de bonheur.

» Si cette prescription inspirée par la justice et la charité, avait été suivie, si cette démonstration avait été faite par toutes les religions, elles présenteraient aujourd'hui au monde le magnifique spectacle d'une fusion intime, universelle des croyances fondamentales, au lieu de la déplorable anarchie et de la multiplicité qui fait leur condamnation irrémissible au tribunal de la raison et de la vraie religion.

» La plus simple bonne foi nous dit qu'il est sage, oblitoire, religieux, de s'unir par les points sur lesquels on est d'accord, si ces points sont précisément l'essentiel; que dis-je s'ils le sont tous.

» Quoi! vous êtes unanimes sur ce qui constitue la *loi* et les prophètes, et vous vous déchirez!...

» Quoi! chacun ne sera pas libre dans la forme qu'il préférera pour élever son âme à Dieu?

» Qui donc parmi les grandes lumières du monde vous prescrit l'intolérance? Ce n'est pas Jésus-Christ et ses disciples, car ils vous disent: « Adorez Dieu en Esprit et en vérité, mais ne persécutez pas ceux qui l'adorent autrement que vous; car vous n'êtes pas sur la terre pour vous perdre par les haines, mais pour vous rendre heureux par un amour mutuel. Soyez unis tous ensemble; vivez en paix autant qu'il est en vous avec toutes sortes de personnes. »

» Or, si la charité doit confondre les cœurs malgré la diversité des croyances sur les points de dogmes, les cœurs doivent être unis, les volontés reliées dans une confraternité intégrale; ils doivent pratiquer positivement la charité.

» Toutes les religions vous disent, chacune dans son langage, ce qu'exprimait si bien le disciple préféré de Jésus-Christ. — Saint-Jean, dans sa vieillesse, répétait à satiété à ses disciples: « Mes bons amis, aimez-vous les uns les autres. » Et comme ils lui demandaient la raison de son insistance sur ce commandement: « C'est que, disait-il, pourvu qu'on l'exécute, il suffit. »

» Il suffit, en effet, car l'amour féconde et harmonise tout.

» Toutes les religions se sont fondées par la charité; toutes sont mortes ou mourront pour avoir voulu immobiliser les croyances et les positions.

» Voilà l'un des moindres dangers de mettre l'orthodoxie et l'uniformité où elle n'est pas.

» Elles étaient toutes identiques par leur morale; — elles se sont toutes divisées et anéanties par leurs dogmes secondaires.

» Elles ont ainsi sacrifié le fond à la forme et le but aux moyens.

» L'essentiel étant trouvé, il fallait, pour être religieux, s'y conformer exclusivement et faire tout converser à ce foyer de vie et de lumière de chaleur et de puissance.

» Au contraire, les prêtres de toutes les communions ont prétendu que chacun devait croire ou rejeter, faire ou ne pas faire, jusque dans les choses les plus insignifiantes.

» Le cerveau des croyants n'a guère, jusqu'ici, qu'un réservoir de canons, de règles, de statuts, sous la permission et les auspices des pasteurs des âmes.

» Mais on avait semé l'erreur, on a récolté l'anarchie et les divisions à l'infini.

» Les opinions religieuses qui partagent les héritiers de

Jésus-Christ (catholiques, grecs, luthériens, calvinistes et anglicans), se rapportent, au sacrifice de la messe, au baptême, à la pénitence, à la confirmation, à l'eucharistie, à l'extrême-onction, à l'ordre, au mariage, aux indulgences, à l'invocation des saints, au culte des images, à la grâce, à la tolérance, à l'autorité en matière de foi.

» Or, ces sujets, la plupart totalement étrangers au culte intérieur, au véritable sentiment religieux, à la loi morale, en un mot aux commandements suprêmes, ont engendré plus de disputes, de scepticisme et de désordres, suscité plus de guerre et de crimes, fait couler plus de sang que tous les emportements des passions appelées mondaines.

» L'athéisme et toutes les incrédulités ont certes produit moins de maux que les faux religieux.

» Il n'y a point de motifs légitimes de division pour celui qui veut sincèrement obéir à la loi de Dieu ; ils ont cependant trouvé le prétexte de se haïr et de se calomnier réciproquement avec un implacable fanatisme.

» *Tout le mal procédait à l'origine d'une formule d'intolérance inouïe. Les catholiques avaient dit : Hors de l'église point de salut ; il fallait dire : Loin de l'amour de Dieu ou de l'amour de l'humanité, il n'y a point de religion, partant point de salut.* »

Nous le disons avec sincérité, nous n'avons jamais trouvé chez aucun écrivain, mieux résumés le défaut général des sectes religieuses, la cause de leurs haines et de leurs dissensions, et le passage qui termine est l'inspirateur évident de notre sublime maxime. Ce serait même un plagiat, s'il pouvait y avoir plagiat, pour une vérité de l'ordre divin, si essentielle à la vie et à la constitution de l'humanité, et qui se trouvait dans son mouvement actuel.

Quoiqu'il en soit, Pecqueur doit être compté, aux points de vue métaphysique et pratique, comme philosophe, théologien et moraliste dans les rangs de nos plus illustres préparateurs.

André PEZZANI.

LE JOURNALISME SPIRITE

Chaque fois qu'un ange est apparu et a parlé, qu'un vrai saint a vécu et est mort, qu'un grand voyant est venu des milliers d'années avant son temps et a conduit vers une civilisation plus élevée d'innombrables générations, le Spiritisme trouve un élément d'autorité historique. La philosophie spirite est l'évangile vivant de tous les âges. Ses prêtres sont des âmes tels que Pythagore, Socrate et Platon; Jésus, Swedenborg et Jeanne Darc; Copernic, Kepler, Galilée et Newton; Leibnitz, Descartes et Laplace. Ils ont été les ministres d'une religion toujours progressive, et leurs idées et leurs découvertes ont donné des noms à de grandes époques de pensées. Ceux dont sont nées des civilisations entières sont les membres et les chefs de la république historique, plus forte que celle des mille et une sectes religieuses du monde entier, car il contient toutes leurs vérités, augmentées et scientifiquement démontrées par les manifestations modernes.

Les pages les plus brillantes de la littérature du monde sont illuminées par la lumière de la spiritualité. Otez des livres sacrés la spiritualité, et il n'y restera ni âme ni vie. Les plus beaux poëmes, depuis Homère jusqu'à Shakespeare, sont vivifiés par le feu central de l'idée spirite. On nous demande quelquefois : Où est votre littérature spirite ? En vérité nous pouvons répondre que c'est la littérature de tous les temps, car quel que soit le passage de la littérature des sectes qui provoque l'admiration, il n'est en quelque sorte que l'expression du sentiment et de la conscience de tous les hommes et par conséquent l'expression de la nature spirituelle et universelle. La littérature et la croyance du Spiritisme sont impersonnelles, et elles ne sont renfermées ni dans des latitudes et des longitudes ni dans un siècle de ce monde. Le savant et l'historien spirite y trouveront un vaste champ d'études. Faute de cette science, qui seule, peut remettre au jour les choses anciennes, le journalisme spirite n'a pas encore déployé la centième partie de sa force historique. Il serait cependant urgent de ne pas négliger le vaste trésor que nous ont légué les siècles.

La science, d'un autre côté, ne donne aucune force à la théologie des sectes, car tandis que les théologies ont été conçues avant l'aurore de la science et restent immobiles, la science progresse continuellement et renverse à chaque pas quelque dogme théologique. Les « églises » ne peuvent se servir des vastes lois de la science pour fortifier et illustrer leurs croyances ; mais la philosophie spirite n'est pas un *punctum stans*, mais un *punctum fluens* ; et par conséquent elle progresse avec la science. Ce sont deux branches jumelles du même grand arbre et deux courants parallèles de la même grande source. Un vrai système de théologie devrait marcher de front avec la science, et peut-être même un peu en avant d'elle. Voilà ce que fait le Spiritisme et ce qui lui donne des avantages immenses sur toutes les autres formes historiques de la religion. Le savant spirite devrait tirer de ce fait une grande force, et le journalisme spirite devrait largement puiser dans le trésor de vérités que renferme notre philosophie.

Religio-Philosophical, journal de Chicago.

Traduit par J. MITCHELL.

CHRONIQUE SPIRITE

Faire droit à une réclamation légitime est le premier devoir. *L'Avenir* ne pouvait manquer de le remplir. Une production médianimique de M. Delanne y est insérée et critiquée. M. Delanne requiert la rectification des erreurs typographiques qu'il signale. Elle est effectuée. Il doit être satisfait ; car il a été l'objet d'une faveur unique dans les *fastes* de ce journal. De nombreuses *coquilles* — hélas ! — émaillent notre *Avenir*, et il n'est pas d'usage de les relever. Mais il n'y a pas de règle sans exception. Chacun de nous pouvait l'espérer pour lui. C'est un correspondant qui l'obtient. Félicitons-nous-en pour lui et soumettons-nous à la loi que nous nous sommes imposée. Je n'élèverai donc pas de plaintes pour les lacérations dont mon pauvre DIALOGUE RÉALISTE du n° 74 a été victime.

On y mettait cependant dans la bouche de l'interlocuteur spirite trois citations historiques qui n'avaient aucune raison de s'y trouver. On y lisait *visiter* au lieu de *revêtir* des formes matérielles, et aussi *fleurs matérielles* au lieu de *fleurs naturelles*. Cette dernière confusion était bien la plus fâcheuse de toutes. Elle sapait dans sa base l'édifice qui reposait tout entier sur le parallélisme entre les fleurs artificielles et naturelles et les apparitions de l'une et l'autre sorte. Une erreur de la presse engloutit tout ; mais il est convenu que nul ne réclame. Je me tais donc. Je le regrette tout de même ; car, je faisais une tentative digne d'un meilleur sort, celle d'introduire un commencement de gaîté dans la publicité spirite. Ne trouvez-vous pas qu'elle en manque un peu ?

Il est bon d'être sérieux ; mais il n'en faut pas abuser, et d'ailleurs, pourquoi ne passerions-nous pas du plaisant au sévère et *vice-versâ?* On peut être gai et sérieux. Le rire même est de l'autre monde comme de celui-ci. Les Esprits le témoignent. Hâtons-nous de le dire pour que nul ne l'ignore. C'est un fait constaté avant nous et depuis longtemps. Virgile a dit que Jupiter

Annuit et totum nutu tremefecit Olympum.

par un éclat de rire faisait trembler l'Olympe entier.

Sans remonter si *haut*, que chacun de nous se rappelle les manifestations animées, bruyantes, les communications plaisantes dont il a été témoin, et soyons sûrs que la vie naturelle de l'erraticité n'est pas exclusivement extatique, et que le réalisme de la nôtre y son équivalent. Donc, pourquoi de temps en temps ne ririons-nous pas aussi entre nous, quand ce ne serait que des balourdises que débitent sur notre compte la malveillance et l'ignorance coalisées ?

Sur ce, je passe à une question très-sérieuse.

Un point de droit est en conteste en ce moment et divise la famille spirite. Il y aurait des volumes à écrire sur la question. Autant d'opinants, autant d'opinions. Je donnerai la mienne en deux mots.

Peut-on s'opposer à l'évocation de quelqu'un de sa famille ?

Oui et non, selon les lieux et les circonstances.

Non, dans une réunion de famille ou d'intimes où l'on pratiquerait l'œuvre spirite comme on y causerait politique sans que personne eût rien à y voir ni que l'autorité légale prît même la peine de s'en émouvoir.

Oui, dans une société constituée où les relations entre les membres, comme les droits de chacun, sont équilibrés par l'observance de règlements rigoureux et où sont admis des étrangers quelquefois nombreux. Un fils, un hoir quelconque, a le même droit de mettre opposition à la mise en cause de son défunt parent dans ce centre d'évocations qu'il aurait par exemple vis-à-vis d'un auteur dramatique qui se proposerait de le faire paraître sur la scène sous l'aspect d'un personnage odieux ou ridicule. On doit donc y déférer.

Mais, dira-t-on, l'Esprit peut se manifester de lui-même. Le cas rentre dans celui des communications politiques, économiques et autres qui ne sont pas lues. Il n'y a qu'à passer outre, ou, tout au moins, doit-on faire parvenir le document à l'intéressé, je veux dire à l'ayant droit qui est seul juge de ce qu'on en doit faire.

Au surplus, le point en litige dépend, selon moi, d'une question non pas plus délicate, mais plus importante, plus générale et de laquelle dépend la vie ou la mort du Spiritisme. Pouvons-nous, oui ou non, être en rapport avec les Esprits ou trépassés ? Oui, nous le pouvons ; et les moyens de communication avec eux sont désignés aujourd'hui sous la désignation collective de médianimité. Mais il y en a de différentes sortes. Quels sont les bons et les mauvais ? s'il en existe de suspects doivent-ils être considérés comme mauvais ? Évidemment comme mauvais ; car, en semblable matière, on ne saurait s'entourer de trop de garanties pour être assuré contre toute illusion.

Or, la médianimité qui a été adoptée en ces temps par le plus grand nombre, — peut-être pas à Paris, il est vrai, — l'écriture n'offre rien de probant non-seulement aux visiteurs et aux néophytes, mais encore aux adeptes, mais aux médiums eux-mêmes qui sentent bien une influence extérieure par laquelle leurs idées propres sont fécondées, mais se rendent compte aussi qu'ils contribuent pour une bonne part à l'oracle rendu et, s'ils ont quelque peu de raison ou de bonne foi, ne le tiendront pas pour une manifestation complétement indépendante et intacte d'un Esprit dans notre monde. Qui assure que c'est bien lui qui écrit ? qui assure même qu'il y en a un ? L'importance et la qualité des révélations.

Hélas ! quelles sont rares et combien plus difficiles encore à rencontrer dans ce débordement d'élucubrations qui jaillissent de tant de cerveaux abusés et signées, sans scrupule, des noms les plus illustres.

Dans la typtologie tout est extra humain. La manifestation spirituelle est authenthique et incontestable quand même l'identité en serait suspecte. Les opérants sont donc à couvert de toute responsabilité ; c'est à chacun de juger et d'apprécier.

Pour rentrer dans notre sujet, observons qu'on n'y fait, après tout, que recueillir des lettres successives qui forment des mots et des phrases, et que nul ne

aurait réclamer contre la communication obtenue de la sorte, qu'en s'adressant à la provenance même dont elle émane, c'est-à-dire de l'Esprit qui l'a donnée.

D'où je conclus qu'il est temps de reléguer au second plan cette suspecte médianimité des écritures qui ne fait, vu la médiocrité de la plupart de ses produits, que justifier les railleries de la publicité, qui n'offre de valeur qu'autant qu'elle est confirmée par la typtologie ou la tractivité, et qui, isolée, est comme non avenue, surtout quand il s'agit de points contestés en matière de doctrine ou de faits plus précis.

Mais on la trouve lente et fatigante. Elle ne paye pas assez la peine qu'elle occasionne. Nous vivons dans un temps où l'on veut acquérir beaucoup et vite, et l'avidité cupide qui nous dévore, envahit jusqu'à l'œuvre sainte par excellence, celle qui met en rapport les vivants et les morts, ou plutôt les habitants de l'un et l'autre monde.

Dût-on être abusé par le voisin, s'abuser soi-même, on veut de longues dissertations. Qu'elles soient bien ou mal écrites, instructives ou non, authentiques ou apocryphes, peu importe! pourvu qu'on en ait beaucoup et de promptement fabriquées; ce qu'on veut réaliser à tout prix, c'est la rapidité et la quantité.

Mais on oublie que l'essentiel en toutes choses c'est la qualité, et que dans le Spiritisme, principalement, il vaut mieux avoir PEU ET BIEN.

Je ne sais cependant jusqu'à quel point cette devise s'applique exactement à l'usage de la typtologie.

Tout y est bien en soi-même, je l'accorde, mais non pas si lent. Avec un peu de pratique et de persévérance, on acquiert l'habitude qui est, on le sait, la meilleure source de l'économie du temps. Tout ce qui fréquente dans notre Paris des lumières, les réunions restées fidèles à la sainte méthode, le sait bien.

Mais n'en disons pas davantage. Je ne sais pourquoi j'appréhende d'attirer sur elles quelque nouveau malheur; car elles en ont bien essuyé parfois et des moins mérités. C'est qu'il suffit pour causer la ruine d'une famille, des prétentions d'un méchant frère, d'un traître. Il y a des coups de Jarnac à éviter.

ALPH. DE BOISMARTIN.

VARIÉTÉS SPIRITES

SINGULIÈRE MALADIE

Vers le milieu de janvier 1832, dit M. le docteur Plath Hekers, *Annalen*, 1826, p. 194. On entendit dans le voisinage d'une malade un battement et un grattement plus ou moins forts et à des intervalles différents, absolument comme si l'on avait frappé du doigt sur le bord du lit et comme si l'on avait gratté avec l'ongle sur les planches. Les sons venaient si distinctement des environs du lit que l'on ne douta pas qu'ils ne fussent produits par le frottement des pieds et des mains de l'enfant sur la couverture, erreur que fit promptement cesser l'enlèvement de cette couverture. On ne pouvait songer à une illusion de la part des parents de la malade. Celle-ci fût elle-même soumise à plusieurs épreuves. Le lit fut transporté à une autre place, défait, examiné partout avec soin, sans que les sons se modifiassent en rien, lorsqu'on recoucha la malade; on la transporta sur une chaise à l'extrémité opposée de la chambre, et bientôt après on entendit le battement et le grattement, avec cette seule variation qu'il semblait qu'on grattât et qu'on frappât le bois de la chaise. Sans la prévenir, on transporta l'enfant dans une autre chambre et dans un autre lit. Le même phénomène se reproduisit bientôt, et dès cet instant, je pus exprimer la conviction que les sons semblaient venir du voisinage immédiat de la malade; qu'ils ne provenaient en outre, ni de sa bouche, ni des articulations de ses pieds et de ses mains; qu'enfin, ils n'étaient pas produits par quelque autre personnes, soit à dessein, soit par hasard. Cette conviction fut partagée par beaucoup de médecins estimables et de laïques qui visitèrent la malade.

» Ces bruits commencèrent du 12 au 14 janvier. Ils augmentèrent de violence pendant quelque temps, puis diminuèrent et cessèrent peu à peu dans la deuxième quinzaine de mars. Ils se faisaient entendre, et pendant les accès de spasme et dans les intermissions, mais jamais pendant le sommeil. Ils étaient plus forts vers le soir, et pouvaient évidemment être provoqués par des influences extérieures. Il suffisait, par exemple, de frapper ou de gratter un corps dur, la *réponse* avait lieu immédiatement en un nombre de coups égaux dans la même mesure et avec la même force. Souvent l'appel d'une personne restait sans échos pendant plusieurs jours, tandis que celui d'une autre obtenait sur-le-champ une *réponse*.

Plus tard, pour provoquer les sons, il *suffisait d'en parler ou de fixer le nombre des coups*. Chantait-on dans la chambre, ou faisait-on de la musique dans la rue, les sons marquaient souvent la mesure; la nature des sons eux-mêmes variait. Les jeunes sœurs de la malade prenaient grand plaisir à provoquer des battements et des grattements plus ou moins rapides, plus ou moins sonores, *des rongements, le bruit de la pluie, celui d'une goutte d'eau qui tombe*. Un des sons les plus curieux fut l'imitation du *bruit d'une scie*, mais il ne dura que deux jours.

» Le lieu d'où provenait le bruit était diversement indiqué par les différentes personnes qui étaient assises autour du lit de la malade. La malade parut d'abord s'inquiéter de ces sons, elle s'en plaignait beaucoup dans les intervalles lucides, une fois même, elle dit que l'on travaillait sans doute à son cercueil. Cependant, il est hors de doute qu'il était en son pouvoir de produire les sons à volonté, puisqu'un jour elle menaça de ces bruits avant qu'ils se fissent entendre.

» Vers la fin de février 1832, dans un moment où les spasmes étaient encore dans toute leur intensité, le battement cessa tout à coup, et l'on n'entendit plus que le bruit de grattement contre le bois du lit. On enleva toutes les planches qu'on remplaça par une espèce de hamac en grosse toile, et on coucha la malade sur un matelas fort mince sans couverture. Bientôt le grattement se fit entendre comme si on avait gratté la toile du hamac Dès ce moment, ce bruit diminua aussi considérablement, il ne se laissa plus provoquer, comme auparavant, au contraire, il était continuel dès qu'une personne du sexe masculin, ne fût-ce que le jeune frère de la malade, enfant de six ans, s'approchait du lit ou le touchait. L'approche ou le contact des personnes de l'autre sexe n'affectait pas la malade. Le bruit était surtout fort lorsqu'on dirigeait le bout des doigts vers le creux de l'estomac, même à quelque distance; si, au contraire, on s'isolait de la malade, en se couvrant, par exemple, la main d'un mouchoir de soie, le bruit cessait à l'instant.

» Un autre phénomène singulier était raconté : dans un accès de spasme, la malade s'écria plusieurs fois d'une voix anxieuse : « Bernard, Bernard, ne tombe pas ! » et peu de temps après, Bernard rentra la figure tout en sang.

» Une autre fois, également pendant un accès de spasme, elle prit tout à coup une broderie placée près d'elle, et, sans l'examiner, elle indiqua promptement une place où un léger défaut se trouvait dans le travail.

» Lorsqu'elle croyait ne pas être vue, elle se dressait tout à coup sur son lit avec une rapidité incroyable, et, sautant avec une grande agilité et beaucoup d'assurance sur un ciel de lit assez élevé, s'élançait subitement au milieu de la chambre avec une égale rapidité. Tous ces mouvements s'exécutaient constamment presque sans bruit, tandis que les spasmes continuaient encore dans presque toute leur violence; et au réveil, la malade était si faible, qu'elle pouvait à peine soulever la main, loin d'être en état de sortir du lit. . . . .

. . . . La mère continuait à partager le lit de la malade sans en éprouver une diminution de forces ni aucune incommodité. L'effet, évidemment favorable de ce moyen, donna l'idée, au commencement de l'été de cette année, de faire un essai avec un jeune chien qui fut couché aux pieds de la malade. L'animal maigrit, fut pris de convulsions, et mourut enfin, tandis que l'état de la malade s'améliora sensiblement. Dans l'été, la malade fut envoyée à la campagne où elle séjourna longtemps, et le grand air, joint à des bains de marc d'eau-de-vie, enleva les derniers restes de la maladie. Aujourd'hui, elle offre l'image d'une parfaite santé. Les bruits ont été considérés comme une ventriloquie. »

Mais comment pouvez-vous dire, docteur, que ce soit une ventriloquie, puisque vous dites vous-même au début que ces bruits ne sortaient pas de *la bouche* de la malade. Avouez donc plutôt que vous n'avez aucune explication scientifique à donner d'un cas pareil, parce que la science médicale a rompu avec l'élément spirituel qui doit nécessairement y rentrer pour qu'elle soit complète et à la hauteur des circonstances; il n'y a que notre doctrine qui puisse donner la théorie de faits semblables et les expliquer rationnellement.

« Il y a quarante-deux ans, dit M. Marc, docteur-médecin, j'ai eu l'occasion d'observer un fait étrange, et il a fait le sujet de ma thèse inaugurale, publiée sous le titre de : *Dissertatio inauguralis sistens historiam morbi varioris spasmodici, cum brevi epicrisi*; Erlangæ, 1792.

» Il s'agissait d'une fille de onze ans, d'une constitution sèche, sujette à des affections vermineuses et muqueuses qu'on avait combattues par une médication conforme à ces circonstances.

» Prise, vers la fin de 1791, de convulsions étranges... Ces convulsions continuèrent depuis la fin de février jusqu'au 14 avril. Mais à cette époque se manifesta un phénomène des plus extraordinaires et bien difficile à expliquer. Je le rapporterai tel que je l'ai consigné dans ma thèse, afin qu'on puisse mieux juger de sa similitude avec celui que le docteur Plath a fait connaître :

Nous traduisons ici la thèse latine :

« Ce phénomène consistait en un certain bruit dans les articulations, semblable à celui que font entendre nos rongeurs de muraille ou toute personne qui gratte avec ses ongles.

» Ces bruits paraissaient passer dans chaque couverture qui était touchée par la malade. Cette couverture alors répondait avec esprit (*in genio*), avec force et caractère (*in dole, ac vi*), comme les chaises sur lesquelles on plaçait la malade.

» Je n'entrerai dans aucune explication (le Spiritisme peut seul en donner) sur cette singulière maladie. Toutefois, je ne suis pas éloigné de lui assigner une origine semblable à celle du cas dont parle le docteur Plath.

» Mon but principal était de confirmer la vérité de ce médecin, et je le puis avec d'autant plus d'assurance que non-seulement j'ai rendu les plus célèbres docteurs de l'université témoins du phénomène extraordinaire qui s'est offert à mon observation ; mais que je me suis méfié et garanti de toute déception, en faisant mettre la malade dans un état complet de nudité, et en la portant ainsi, au moment où on ne s'y attendait pas, dans son appartement, sans que le bruit du grattement inexplicable ait cessé pour cela de se reproduire. »

Un grattement qui répondait avec *esprit et intelligence* et qui gagnait tous les objets touchés par la malade, couvertures et chaises, nous savons ce que cela veut dire, et notre doctrine est seule capable d'expliquer de pareils faits.

A. DE MONTNEUF

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.